L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73, NOUVELLE-ORLEANS DIMANCHE MATIN, 26 AOUT 1883.

FEUILLETON

Commencé le 26 août.

LE MARI DE MARGUERITE

ÉPISODE DE LA GUERRE

DU SUD CONTRE LE NORD

PAR

Madame S. de la Houssaye

[DES ATTAKAPAS]

CHAPITRE I

L'ENFANT GATÉE

De longues lignes rouges et orangées s'abaissaient lentement vers l'Orient : c'étaient les dernières traces d'un soleil d'août qui venait de disparaître derrière les Montagnes Bleues de la Virginie. Au même instant, une grandeur apparitrice se montra sur le perron d'une vieille et majestueuse habitation. C'était une toute jeune fille ou plutôt une enfant : petite, gracieuse, mignonne, d'une beauté adorable. C'était Marguerite Mc Vane, l'héritière de cette habitation.

Elle descendit le perron en chantant d'une voix, elle tenait un livre, et de l'autre, balançait modèlement son chapeau de paille. Elle était suivie de deux ou trois étrangers horriblement laids et grognons. La charmante créature semblait ne pas se soucier du sable qui pénétrait ses petits souliers, et elle ne prenait pas garde à ses pieds mignons. Oui, elle avait bien le vrai mot qui ne puisse employer dans cette circonstance, car, elle ne marchait pas, elle glissait, elle volait, elle ne touchait pas la terre, elle ne faisait pas plier l'herbe qu'il touchait. Elle semblait vraiment comme un oiseau au milieu de l'air embaumé, et ses longs rubans bleus lui formaient une auréole azurée.

A quelque distance de la demeure seigneuriale que venait de quitter Marguerite, s'étendait un long étang tout rempli de cygnes, un bercean de roses nageaient sur les jaunes jaunes s'élevant sur le bord de l'étang et en faisant une solitude délicieuse. Le fait sous ce berceau embaumé que Marguerite vint s'étendre sur un siège rustique. Pendant quelques instants, elle resta immobile, regardant le soleil couchant et caressant peut-être quelque douce pensée, mais, la charmante enfant, toute mouvement et gaîté, ne pouvait rétablir bien longtemps ; elle appela ses chiens, jeta des miettes de gâteau à ses cygnes, chanta leur à tous ses noms aux héroïnes de ses opéras et des romanses, bref, elle ne trouvait pas de repos.

Enfin, elle se leva, ouvrit un livre, s'étendit sur le banc de bois et se mit à lire. Elle était vraiment un long étang tout rempli de cygnes, un bercean de roses nageaient sur les jaunes jaunes s'élevant sur le bord de l'étang et en faisant une solitude délicieuse. Ce fait sous ce bercean embaumé que Marguerite vint s'étendre sur un siège rustique. Pendant quelques instants, elle resta immobile, regardant le soleil couchant et caressant peut-être quelque douce pensée, mais, la charmante enfant, toute mouvement et gaîté, ne pouvait rétablir bien longtemps ; elle appela ses chiens, jeta des miettes de gâteau à ses cygnes, chanta leur à tous ses noms aux héroïnes de ses opéras et des romances